

Mehdi Belhaj Kacem

L'être=événement de Deleuze

Il faut absolument prendre au sérieux la revendication –prédicat « féminin » s’il en est !- par Deleuze d’un être-sorcière de la philosophie. Je n’arrive jamais à lire ce philosophe, aussi immense que Kant, Hegel, Nietzsche, Husserl ou Heidegger, autrement qu’avec l’image d’une Carabosse aux yeux rougis, constamment secouée d’un rire diabolique au timbre aigre, affairée à remuer à gros bouillons la mixture glauque de son chaudron tripode, ne s’accordant une pause que pour manipuler des fioles inquiétantes et des onguents peu ragoûtants. L’immanence, nous dit quand même au fond Deleuze, c’est beurk. Et au fond, l’ultra-platonisme de Badiou ne dit pas autre chose, même si c’est par l’entremise prudente de Lacan, qui n’est rien moins que son Socrate :

« Nous avons déjà vu qu’à propos du *Phédon* Lacan insinuait que Platon y menait ses disciples en bateau sur le thème creux de la participation. Il y a un texte encore plus singulier, où Lacan déclare que toute la construction politique de *La République*, qui est, dit-il, une sorte d’élevage de chevaux bien tenu, Platon lui aussi ne nous l’expose que dans le sentiment de son horreur absolue. Cette cité parfaite ne serait qu’ironie déversée sur ce que Platon abomine, d’une abomination évidente, et qui est, dit Lacan, celle de tous. »¹

C’est pourquoi Deleuze et Badiou se sont tant aimés, même dans la haine. Par définition. Le nombre de choses de Badiou qui *viennent* de Deleuze est sans doute beaucoup plus considérable qu’on ne l’évalue communément. Pour les deux, immanence=nausée, ce qui nous remet à Sartre (il faudra que j’en touche mot un jour). Le tout petit pas kacémien, minuscule, mais qui au fond consonne avec les deux (les trois !), c’est : ce dégoût « ontologique » est, purement et simplement, *anthropologique*. C’est ça, de la notion d’événement que je fraye, qui diffère des deux, à qui je dois tant (des trois ?).

L’événement deleuzien est purement et simplement la « transgression » du principe de non-contradiction. J’ai mis le mot entre parenthèses, car j’essaierai de vous indiquer dans ces journées pourquoi Deleuze n’aime pas le concept de transgression, comme Eve elle-même ne pense pas à Mal puisqu’elle n’a prêté aucun serment à Papa. C’est la question, aussi bien, que je pose à Meillassoux : dire que « le Chaos est le seul en-soi », c’est dire, aussi bien, *que l’étant contradictoire est le seul en-soi*. Et c’est peut-être pour ça, par cette concession implicite à Deleuze, que l’implicite se littéralise explicitement, comme une forclusion faisant retour, dans le titre que compte donner Meillassoux à son *opus magnum* : « L’inexistence divine : essai sur le Dieu virtuel ». Forclusion, car ici Meillassoux serait écartelé entre ce qui est le « nerf » de sa trouvaille métaphysique, l’inexistence absolue d’un étant contradictoire, et l’affirmation d’un en-soi chaotique des choses, qui est aussi bien un « Dieu virtuel ». Car Deleuze, lui, était absolument convaincu que le Chaos était le seul en-soi des choses, et le virtuel le nom de Dieu. Meillassoux devra ici choisir, sans quoi, comme le dit Badiou de Deleuze, « son idée de l’événement aurait dû convaincre Deleuze de suivre jusqu’au bout Spinoza (...) et de nommer « Dieu » l’Événement unique où se diffractent tous les devenir. »

C’est sur cette conviction que se déploie la *fourberie* métaphysique de Deleuze. Je dis bien conviction : Deleuze est absolument persuadé que l’être en-soi, le virtuel pur, c’est l’étant absolument contradictoire. Jugeons plutôt.

L’événement *est* le nom deleuzien de l’être, en ce qu’il est « pur devenir ».

« Bien sûr, ce n’est pas en même temps [qu’Alice] est plus grande et plus petite. Mais c’est en même temps qu’elle le devient. Elle est plus grande maintenant, elle était plus petite

¹ *Conditions*, Op.cité.

auparavant. Mais c'est en même temps, du même coup, qu'on devient plus grand qu'on n'était, et qu'on se fait plus petit qu'on ne devient. Telle est la simultanéité d'un devenir dont le propre est d'esquiver le présent. »

C'est l'obsession, on l'a vu, du masochiste : esquiver le présent, esquiver la césure de la jouissance phallique. C'est en ce sens que j'espère vous faire voir sans zone d'ombres comme, là où la femme « esquive », par exponentiation et diffraction mimétiques, un présent qui lui est inaccessible, l'identité désir=jouissance, le devenir-femme de Deleuze *parodie* cette *mimèsis*, et rejoint par la suspension de la jouissance masculine la *compossibilité* du désir et de la jouissance, dans la Sphère « incorporelle » de cette suspension même. C'est même cette suspension, cette apesanteur désirante, qu'il va appeler purement et simplement événement. Dans son « érotologie » propre, nous pouvons reconnaître la matrice même de l'entièreté de l'ontologie deleuzienne.

J'ai dit aussi, et c'est là-dessus que vous m'avez demandé d'insister, que c'est le masochisme masculin, chez Deleuze, qui élucidait la schizophrénie.

Pour entièrement l'élucider, je vous cite les pages de *Logique du sens* qui concentrent à mon avis à l'état le plus pur toute la métaphysique deleuzienne.

« Là où les séries divergent commence un autre monde, impossible avec le premier. L'extraordinaire notion de compossibilité se définit donc comme un *continuum* de singularités, la continuité ayant pour critère idéal la convergence des séries. Aussi la notion d'impossibilité n'est-elle pas réductible à celle de la contradiction ; c'est plutôt la contradiction qui en découle d'une certaine manière : la contradiction entre Adam-pécheur et Adam non-pécheur découle de l'impossibilité des mondes où Adam pêche et ne pêche pas. Dans chaque monde, les monades individuelles expriment toute les singularités de ce monde –une infinité– comme dans un murmure ou un évanouissement ; mais chacune n'enveloppe ou n'exprime « clairement » qu'un certain nombre de singularités, *celles au voisinage desquelles elle se constitue et qui se combinent avec son corps*. On voit que le *continuum* de singularités est tout à fait distinct des individus qui l'enveloppent à des degrés de clarté variables et complémentaires : les singularités sont pré-individuelles. S'il est vrai que le monde exprimé n'existe que dans les individus, et y existe comme prédicat, il subsiste d'une tout autre façon, comme événement ou verbe, dans les singularités qui président à la constitution des individus : non plus Adam pécheur, mais le monde où Adam a péché (...) Le premier niveau d'effectuation produit corrélativement des mondes individués et des moi individuels qui peuplent chacun de ces mondes. Les individus se constituent au voisinage de singularités qu'ils enveloppent ; et ils expriment des mondes comme cercles de convergence des séries dépendant de ces singularités. Dans la mesure où l'exprimé n'existe pas hors de ses expressions, c'est-à-dire hors des individus qui l'expriment, le monde est bien l'« appartenance » du sujet, l'événement est bien *devenu* prédicat, prédicat analytique d'un sujet. *Verdoyer* indique une singularité-événement au voisinage de laquelle l'arbre se constitue ; ou *pécher*, au voisinage de laquelle Adam se constitue ; mais *être vert*, *être pécheur* sont maintenant les prédicats analytiques de sujets constitués, l'arbre et Adam. Comme toutes les monades individuelles expriment la totalité de leur monde –bien qu'elles n'en expriment clairement qu'une partie sélectionnée–, leurs corps forment des mélanges et des agrégats, des associations variables avec les zones de clarté et d'obscurité : c'est pourquoi les relations sont ici des prédicats analytiques des mélanges (Adam a mangé du fruit de l'arbre). »

La singularité pré-individuelle, on peut dire que c'est l'« essence » deleuzienne du virtuel comme événement, c'est-à-dire un « *verdoyer* distinct de l'arbre et de son vert, un *manger* (être mangé) distinct des nourritures et de leurs qualités consommables, un *s'accoupler* distinct des corps et de leurs sexes –vérités éternelles. » La singularité pré-individuelle, c'est donc qu'il existe un « Adam-vague », dit Deleuze, « c'est-à-dire

vagabond, nomade, un Adam=x, commun à plusieurs mondes ». L'homme, dira Badiou, est « l'animal qui habite le plus de mondes ». La « singularité pré-individuelle » adamique est ce flux qui traverse aussi bien le paradis originel que la succession du péché qui y met fin. Ce qui est bien commode, puisque *quelque part*, littéralement, dans le paradis leibnizo-deleuzien des impossibles rendus tous compossibles, le péché n'a pas *vraiment* eu lieu. Mon luthérianisme radical est ici aussi bien scandalisé par le tour de passe-passe « régression païenne » de Deleuze que par le « dépassement catholique » de Badiou (l'événement *supprime* purement et simplement ce qui le précède). Et c'est toute l'ambiguïté de Deleuze : cette géniale conception d'un événement qui, dans *l'acte* qui le réalise, est *précisément* ce qui en lui n'a *pas* été effectué ! C'est ça son événement ! L'événement du péché originel, c'est la singularité « innocente », ou plus exactement : l'Adam=x, la « singularité pré-individuelle », c'est celle qui est *à la fois* l'événement et son *site* : celui qui a péché et celui qui n'a *pas* péché. Mais, tout de même, ce qui est *proprement* événementiel pour Deleuze, ce n'est pas du tout le péché originel, l'acte de manger le fruit et la catastrophe qui s'ensuit : c'est le *site* de cet événement, Adam innocent, en tant qu'il est *virtualisé* par sa Gaffe métaphysique. L'opération est tout de même étonnante : le péché originel, l'événement lui-même pour un naïf comme moi, à savoir l'acte où il s'accomplit, est purement et simplement *irréalisé* par Deleuze, en ce qu'il n'est que *l'expression* d'Adam innocent, Adam virtuel.

Autrement dit, chez Deleuze, *aucun événement n'est irréversible*, contrairement à Badiou. L'événement n'est *pas* le péché actuel irréversible, la Castration, il est le *virtuel* adamique qui pèche *et* ne pèche pas : « la pure *réserve* », dit ailleurs Deleuze : la Castration entièrement *résorbée*, neutralisée, comme dans le rituel masochiste mâle lui-même.

Autant, chez Badiou, l'événement est la pure *consommation* du site dans *l'acte* de son événement, qui le « convertit » ensuite en Sujet (au sens où Spartacus et ses troupes crucifiées, ou les communards massacrés, éliminés pour toujours comme tels (comme site *réel*) dans l'événement, sont « relevés » par le suivi des conséquences de tel Parti ou Organisation politique), autant, en quelque sorte, chez Deleuze, c'est *l'acte lui-même* qui est consumé dans son actualité irréversible, pour seulement « faire advenir » la « vérité éternelle » de ce qu'il appelle la « singularité pré-individuelle » : l'Adam=x, tout à la fois le croqueur de fruit et l'innocent qui se prélassé éternellement dans le Jardin, à la fraîche et décontracté du gland. Il bandera quand il aura envie de bander, et là, actualisant l'irréparable, il ne fera, pour Deleuze, *qu'exprimer* l'infini des « singularités pré-individuelles » que sont les lignes divergentes d'Adam innocent et d'Adam pécheur, éternellement compossibles dans l'événement même, qui est le virtuel lui-même : à la fois le site (Adam innocent) *et* son actualisation (Adam pécheur).

Badiou est évidemment beaucoup plus « réaliste » : Adam pécheur *supprime pour toujours* l'innocence d'Adam. D'où ce qu'il y a d'intenable de sa part dans des provocations du type « l'homme est naturellement bon », « innocent », etc. D'où encore ma position incurablement « entre » les deux, c'est-à-dire tout de même, sous ce seul rapport, *au-delà*, pas par petite velléité narcissique, mais c'est parce que c'est ainsi que pour moi d'évidence les choses *sont* : Adam pécheur est pour moi *l'exposant* d'Adam innocent, c'est-à-dire de la *Nature*, dont nous n'aurions jamais rien su, comme les bienheureux animaux, notre chat qui se prélassé toute la journée au soleil, si Adam n'avait pas péché. Mais cette Nature (cette « innocence »), elle nous devient à jamais *inaccessible immédiatement*.

Et c'est ça ma différence avec Deleuze : pour moi, ce qui est « supprimé-conservé » dans l'événement, ici le péché originel, ce n'est pas la Nature comme *virtuel*, c'est la Nature comme *actuel*. Mon corps biologique, ici et maintenant : celui, par exemple, que nous tâchons *compulsivement* de recouvrer par la « sexualité », sans jamais y parvenir, d'où justement la compulsions, la mimétologie généralisée. C'est l'*actuel* qui dans chaque événement nous devient « inaccessible ». C'est aussi bien ma différence avec Badiou, qui est au fond « hégélienne » : l'événement ne *supprime pas* purement et simplement cela qu'il dépasse : ne le fait aucunement disparaître. Il le conserve *dans sa pleine actualité même*, sous la figure générale, je dois bien le dire, du *Mal* : c'est toute la différence du protestantisme et du catholicisme... et évidemment du paganisme deleuzien.

La « singularité pré-individuelle », au prix de toutes ces géniales permutations diaboliques, estampillées « Carabosse », c'est alors quelque chose qui veut se faire passer pour purement et simplement *originnaire*, la « grande ligne du virtuel » dans le paradis des compossibles, l'équivalent deleuzien de *l'essence*, qui n'est justement pas une essence mais ce qu'il appelle, lui, un *événement* (« pas Essence, mais événement », dit-il explicitement dans les pages que je m'appête à citer) : « tête sans cou, bras sans épaules, yeux sans front ». Ce qui relève tout de même du tour de passe-passe pur et simple. Ce qui devient « essence originnaire » chez Deleuze, ce sont *toutes ces choses qui n'existent absolument pas*, ces choses qu'en termes kanto-lacaniens la faculté imaginative peut « découper » dans les « états de choses » actuels. Quand on découpe tout ça réellement, ça donne des boucheries *dans le réel*, certainement pas ces merveilleuses essences « noématiques » que Deleuze met au fond des choses, c'est-à-dire dans le virtuel : c'est dans le réel que *l'homme*, bien plus que tous les autres animaux, rencontre des têtes sans cou, des bras sans épaule, etc. Tout ceci nous renvoie irrésistiblement à ce que Hegel appelle la « nuit du monde » dans un passage célèbre de *La philosophie de l'esprit*, mais qui a le mérite, lui, de la délimiter à l'animal qui en est susceptible. Cette description pourrait sans le moindre dommage s'appliquer au virtuel de Deleuze :

« L'homme est cette nuit, ce néant vide, qui contient tout dans la simplicité de cette nuit, une richesse de représentations, d'images *indéfiniment multiples*, dont aucune précisément ne lui vient à l'esprit, ou qui ne sont pas en tant que réellement présentes. C'est la nuit, *l'intérieur de la Nature* qui existe ici –pur soi– dans des représentations fantasmagoriques : c'est la nuit tout autour ; surgit alors subitement une tête ensanglantée, là, une autre silhouette blanche, et elles disparaissent de même. C'est cette nuit qu'on découvre quand on regarde l'homme dans les yeux –on plonge son regard dans une nuit qui devient effroyable. »

C'est ça le « délire » deleuzien des « lignes convergentes », dans le virtuel pur, où tout est compossible, y compris le désir et la jouissance. Les lignes divergentes qui *donnent* les actualisations du virtuel, comme Adam pécheur actualise Adam innocent, ou un corps avec organes le corps sans organes, ne sont là *que* pour exprimer l'Unique événement de l'être comme Devenir où toutes les lignes infinies de singularités pré-individuelles convergent, sont compatibles. Lignes singulières qui sont toutes, pour Deleuze, en ultime instance des « verbes », c'est-à-dire des événements-devenirs « purs » : « rougeoyer », « palpiter », « circuler », « globuler », etc. La convergence actuelle de ces pures lignes divergentes, voilà encore ce qui donne, dans le lexique de Deleuze, des « états de faits », qui n'ont strictement rien à voir avec ce que Badiou entend par « Etat ». Par exemple, la convergence de « rougeoyer », « palpiter », « circuler », « globuler » se fait dans « l'état de fait » actuel « sang ». Le virtuel, c'est la compossibilité absolue de toutes

les lignes divergentes : j'ai cité ici à dessein des « singularités impersonnelles » en vue de l'exemple de convergence déterminé que je voulais vous donner pour illustrer la chose : rougeoyer, palpiter, circuler et globuler, il est évident que ces divergences convergent sans aucun problème dans l'état de choses actuel « sang ».

Pour s'actualiser, l'événement unique de l'être, qui est la convergence extatique de tous les impossibles, doit se scinder, précisément, en lignes divergentes, et se « synthétiser » dans un état actuel individué, qui « découpe » un prédicat (« vert »), dans la singularité pré-individuelle, éternellement virtuelle (« verdoyer »), qu'elle n'a pour tâche que d'exprimer. Tout « événement » actuel n'est pour Deleuze qu'un *simulacre* d'événement chargé d'exprimer l'Événement Unique du virtuel, ou tout ce qui *feint* de diverger dans les « états de faits » empirico-actuels (la « banalité du quotidien ») ne fait qu'*affirmer* encore et toujours l'Universelle Convergence de... tout. La grande Marmite du Chaos primordial, l'ultime Noumène deleuzien, qui n'est autre que celui du Kant de la troisième critique : l'avertissement que je lance amicalement (d'une amitié toute platonique, je ne le connais pas personnellement) à Meillassoux.

Par exemple, « rougeoyer » et « bleuir » sont deux séries divergentes, qui ne convergent en état de fait que dans le « violet ». Dans l'actuel, il y a toujours principe du tiers exclu ; soit rouge, soit bleu, soit violet : c'est en ceci, dit à peu près Deleuze, que l'état de fait actuel, le corps où le virtuel s'actualise, est « devenu » prédicat. Devenu : le devenir éternel devient actuel, si j'ose dire. Je vous ai montré comme « ma » conception du devenir ne pouvait que différer d'un tel... idéalisme, j'ose le mot. L'empirisme immanentiste de Deleuze est pour moi un idéalisme. Mais, dans le virtuel, ces « singularités pré-individuelles » que sont les séries « rougeoyer », « bleuir », « verdoyer », etc., ne cessent de se mélanger : là où l'Absolu de Schelling était la Nuit où toutes les vaches sont noires, le Virtuel de Deleuze est le chaudron où toutes les bouseuses sont multicolores, incessamment... « changeantes », dans le connoté non fortuit de Malabou.

« Mais, dans la mesure où la divergence est affirmée, où la disjonction devient synthèse positive, il semble que tous les événements même contraires soient compatibles entre eux, et qu'ils « s'entr'expriment ». L'incompatible ne naît qu'avec les individus, les personnes et les mondes où les événements s'effectuent, mais non pas entre les événements eux-mêmes ou leurs singularités *acosmiques, impersonnelles et pré-individuelles*. L'incompatible n'est pas entre deux événements, mais entre un événement et le monde ou l'individu qui en effectuent un autre comme divergent. »

Deux événements ne peuvent être en ultime instance incompatibles, parce qu'ils sont toujours des noèmes expressifs, le « sens » lui-même, « suspendus » au-dessus des états de choses actuels : ce qui, de l'état de ces choses, « remonte à leur source » virtuelle, où il n'y a qu'un seul événement, et où toutes les « essences », incompatibles « alogiquement », ou contradictoires logiquement dans l'actuel, sont absolument compatibles et non-contradictoires. Que le gros poisson mange le petit, dirait Deleuze, ce n'est pas contradictoire logiquement, c'est juste l'incompatibilité « alogique » du gros et du petit, que le « manger » du gros rend parfaitement « compatible ». La contradiction logique, elle, est ce qui s'applique à un seul et même *étant* à la fois : impossible d'être mort et vivant à la fois, homme et femme, etc. C'est un des nombreux points que marque l'extraordinaire finesse conceptuelle de Deleuze : la contradiction logique est d'ores et déjà un des effets du *sens* noématique qui s'élève au-dessus de l'état de choses actuel, et qui est au-delà du principe de contradiction.

Dans le virtuel, qui est en dernière instance l'événement même, l'Événement

unique où tous les autres convergent, vous ne pouvez, en droit, supposer *aucune* divergence absolue : blanc et noir, ying et yang, vie et mort, homme et femme, etc., les contradictions et incompatibilités les plus extrêmes y communiquent parfaitement. Par exemple : désir et jouissance. On a vu quel était le « mortel transfert » selon notre Thèse : désir et jouissance sont incompatibles « alogiquement » dans le corps biologique mammifère *mâle*. Il transforme cette loi « alogique » *appropriée* en *principe* universel de non-contradiction « logique », et l'applique au corps *femme*. Miracle ! *Ca ne marche pas*. Comme le disait plaisamment Lacan : « *Je me donne à toi*, dit encore le patient, *mais ce don de ma personne* – comme dit l'autre- *mystère ! se change inexplicablement en cadeau d'une merde* – terme également essentiel de notre expérience. » De ce point de vue Deleuze a tout à fait raison de dire que l'étant paradoxal, alogique, précède toujours l' « état de choses » actuel réglé par la logique ; et au fond, Badiou ne dit pas tout à fait autre chose, et Heidegger lui-même avait recherché quelque chose de ce type avec la notion d' « événement ». Mais c'est ici qu'il faudra justement bien faire la différence.

Badiou n'a pas tort de dire qu'il n'est pas si facile de sortir du platonisme, malgré les énergiques arguments qu'avance Deleuze dans ce livre même pour « démontrer » qu'il est plus proche des stoïciens, de ceux qui « ramènent tout à la surface », dit-il à peu près. Car ce qui est « ramené à la surface » par les actualisations « événementielles », qui ne font qu'exprimer l'événement unique de l'être (et donc ne sont que des *semblants* d'événements seulement chargés de « dire » à l'infini l'être infiniment chaotique), c'est toujours et encore le Ciel « platonicien » du virtuel.

Comme on n'en est jamais, avec Deleuze au bûcher, à un paradoxe près, c'est cette « diversion » synthétique, dont l'exemple électif est à point nommé le péché originel, qui *atteste* de la Grande Convergence Cosmique du Virtuel : sans la « synthèse disjonctive », qui pourvoit *après coup* le sujet de son prédicat (l'événement indivisible, la singularité pré-individuelle « verdoyer », *devient* un vert *analytique* « après » la disjonction *synthétique* qui « l'exprime », c'est-à-dire divise l'indivisible singularité en prédicat fixe), l'événement lui-même ne serait évidemment rien. La « singularité pré-individuelle », la grande ligne divergente qui ne laisse pas de converger dans le Virtuel Absolu, est *destinée* à « s'exprimer » dans une divergence actualisée, un « état de fait » qui « fige » l'événement en prédicat *pour* l'exprimer. Ici comme ailleurs, et comme je l'ai pointé dès le départ, l'événement deleuzien « singulier », est un *ralentissement* de la vitesse infinie de l'être, étant contradictoire où tout passe incessamment dans tout, mais où ce Tout ne *s'exprimerait* pas sans ce ralentissement essentiellement falsifiant. L'événement est toujours un « faux mouvement » de l'être même, un simulacre sans lequel la vitesse infinie du virtuel ne serait probablement... rien. Sans le prédicat « vert » qui ralentit la vitesse infinie du verdoyer pré-logique, nous n'aurions pas la moindre idée de ce dernier. Là encore, le mouvement est très « hégélien » : le faux est un mouvement évanouissant du « Vrai », à ceci près qu'il y a vraiment de la Vérité terminale chez Hegel, tandis que chez Deleuze cette Vérité terminale est elle-même essentiellement mensonge, n'importe quoi, mélange. C'est plutôt la vérité qui est un moment du faux, comme le disait Debord de la société du spectacle : le prédicat d'adhérence logique, « vert », définition classique de la vérité, n'est qu'un effet d'optique, littéralement et en tous sens, qui « exprime » la ligne virtuel infinie du « verdoyer », ligne elle-même, dans la totalité virtuelle, prompte à se mêler et à se confondre avec d'autres lignes : « bleuir », « jaunir », etc.

Les « singularités pré-individuelles » de Deleuze sont en ce sens précis le virtuel pur.

Elles sont l'exact opposé de ce que le Système de Badiou tient pour singularité, et qui est toujours une sorte de *réel* absolument pur : de réel absolument *exclu* par la normalité comme par la représentation. Elle est la présentation *opprimée* par la représentation en excès, et qui se « venge », *éventuellement*, par l'événement. Par exemple, les esclaves sont ces singularités réelles opprimées par l'Etat normal du monde « Empire romain », et qui, sortant de leur être-site, de leur inexistence étatique, font événement (mais se suppriment, hélas, littéralement, en tant que site dans cet événement glorieux).

Les « singularités » de Deleuze sont au contraire le pur virtuel : l'abracadabra de cette Carabosse du concept consiste à transformer le *site* de l'événement, Adam innocent, en virtuel pur après son actualisation dans le péché. Le péché adamique n'a pour fonction que d'« exprimer » le virtuel pur d'Adam innocent. C'est pourquoi, et c'est là-dessus que je finirai, la forme absolument *pure* de l'événement chez Deleuze, c'est le phantasme.

En torsion, et ici à nouveau « comme » chez Badiou, l'événement est dit « extra-être ». Mais à la différence de Badiou, comme l'événement est en ultime instance l'être lui-même, c'est l'être lui-même qui fait la torsion, puisque « l'être univoque est neutre. Il est lui-même *extra-être* ». Pour bien comprendre cette curieuse torsion, je cite le passage plus qu'à son tour canonique où Deleuze résume sa position. Je soulignerai.

« La philosophie se confond avec l'ontologie, mais l'ontologie se confond avec l'univocité de l'être (...). L'univocité de l'être *ne veut pas dire qu'il y a un seul et même être* : au contraire, les étants sont multiples et différents, toujours *produits* par une synthèse disjonctive, *membra disjuncta*. L'univocité de l'être signifie que l'être est Voix, qu'il se dit, et se dit en un seul et même « sens » de tout ce dont il se dit. *Ce* dont il se dit n'est pas du tout le même. Mais lui est le même de tout ce dont il se dit. »

Deleuze paie ici son écot à avoir été le seul philosophe d'envergure d'après-guerre à n'avoir, justement, pas payé son écot à Heidegger. Bien lui en aura pris, puisqu'il aura été le seul à produire une ontologie qui ne doive strictement rien à ce dernier. Sartre l'aura payé, Derrida et Nancy n'en parlons pas, Foucault et Lacan, Lacoue-Labarthe aura expié toute sa vie sa dépendance à Heidegger, etc. Mais ça veut dire que Deleuze ne tient aucun compte de la différence ontologique (que Badiou, lui, maximisera au contraire : être et étant n'ont strictement rien à voir : j'y reviens très vite). Il n'y a d'être que *de* l'étant, infiniment multiple, dont il se dit, et c'est pourquoi l'être comme événement est cet étant paradoxal qui est le non-être qui distribue univoquement l'universelle multiplicité divergente des étants, et les fait converger dans son Paradoxe générique. L'être *est* le non-être qui distribue l'être toujours différent *de* l'étant, dont la divergence actuelle n'exprime que l'éternel paradoxe virtuel du même Événement.

C'est pourquoi j'ai jugé *salvateur* d'introduire la dimension d'appropriation dans l'événement badiouiste, lui entièrement discriminé de l'être, toujours singulier et toujours issu d'*une* singularité réelle. J'ai besoin de renouer avec l'inspiration Rousseau-Marx-Freud : j'exige de la métaphysique qu'elle redevienne, sans rien céder d'aucune de ses exigences, *terre-à-terre*.

Il faut *rompre* avec la dimension « miraculeuse » de l'événement, aussi bien dans la guise du paradoxe deleuzien que dans la guise du « Mystère », tout de même, de l'événement de Badiou qui soit purement « extra-être », inexplicablement en dernière instance, et donc prêtant à l'interprétation de l'événement comme pur et simple « miracle », quelques héroïques et concluants efforts qu'ait déployés Badiou pour « corriger » cette « déviation gauchiste originaire » de sa philosophie. Il faut reprendre les

choses à la racine : l'événement est tout simplement *appropriation d'être*, dès le végétal et l'animal. Ce dernier s'approprie l'être de manière « kantienne », ou bergsonienne : dans la forme du temps et de l'espace, par le « gaspillage », dira Bergson, absolument surnuméraire et gratuit, du mouvement en tous sens, et de la durée extraordinairement *amoindrie* des étants organiques par rapport aux étants, par exemple, « minéraux ».

La jouissance sexuelle est l'extrême pointe de ce gaspillage appropriateur *insensé* : *plus nous nous approprions l'être, plus notre temps est compté*. C'est l'extrême pointe « cosmique », il vous faut le sentir, de ce que nous explorons plus « raz de terre » dans les présentes journées. La capacité à nous approprier la jouissance par la *mimésis* et celle à déployer l'appropriation de l'être en technologie planétaire sont un seul et même phénomène. La jouissance *représente* pour nous l'extrême pointe de l'appropriation, quand bien même, en bon lecteur de Lacan, ne nous ferions pas d'illusions sur la possibilité d'une jouissance éternisée, qui serait appropriation éternisée. Ce n'est pas la question : car, bien plus sérieuse que la question de la « fin des utopies », est celle de la *croissance* de l'humanité présente, et celle qui vient, à la possibilité d'une jouissance éternisée. Comme je l'ai dit dans l'*Ontologique*, l'éternité est quelque chose de bien moins intéressant, philosophiquement, que le phénomène qui nous accable : celui de son appropriation comme événement, et de l'usage technologique que cette appropriation permet. C'est ça le rouet éclairant du *concept* de jouissance. Plus nous nous approprions l'éternité indifférente, plus nous sommes nous-mêmes « évanouissants » : les étoiles et planètes durent bien plus longtemps que nous, mais elles n'ont pas l'air de s'approprier grand-chose de l'éternité qu'elles habitent bien plus placidement que nous. Appropriation d'être et pathétique du disparaître sont une seule et même chose, il existe une véritable « thermodynamique » parfaitement mesurable de cela, qui fait aussi bien du pathétique de l'étant appropriateur une *grâce*, mais une grâce parfaitement descriptible et « mesurable » en tant que telle.

D'où le pathétique qu'est toujours celui des métaphysiques inféodées au Temps, c'est-à-dire à la finitude, notamment Heidegger. D'où la pensée tragique de la science comme « prix de la douleur », ou la pensée monothéiste du péché originel. Mais ce prix payé est pourtant bel et bien « récompensé » : nous nous approprions *effectivement* beaucoup plus d'être par le gaspillage *surnuméraire* de l'événement. La prestation somptuaire du mouvement en tous sens « gratuit », de la durée événementielle évanouissante du rut, puis du silex, de la chasse, de l'agriculture... prédisposant au logico-mathématique et tout ce qui s'ensuit. Cette pensée *lève* le paradoxe fondamental où se tient toujours et encore Badiou, sous ce rapport encore *trop* proche de Deleuze. Le « paradoxe » de l'événement n'en est plus un, une fois qu'on le marque du sceau de l'appropriation, au sens que j'ai donné à ce dernier concept, et non en celui de Heidegger : c'est un paradoxe entièrement *rationalisé*. L'événement est l'étant qui s'approprie l'être. C'est aussi « simple » que ça.

Badiou m'avait « complimenté » il y a de longues années en me disant : « vous allez nous donner le Récit ! » Maintenant que c'est chose faite, je ne suis pas sûr qu'il se réjouisse tant que ça... je récapitule mes « âges du monde » sous rapport de la discussion avec ces deux Maîtres : 1-moment « nostalgique-païen » (Deleuze) : l'événement est ce qui non seulement conserve, mais *fait advenir* cela qu'il ne « supprime » que faussement dans son acte actuel : Adam-Nature est *exposé* par Adam-pécheur, dans sa « vérité éternelle » purement *virtuelle* (phantasmatique). 2-moment « anti-nostalgique » catholique,

paulinien (Badiou) : l'événement *supprime absolument* le site qui le fait advenir : Adam-Nature (et donc la Nature elle-même) cesse d'exister dans Adam-pécheur ; Adam-pécheur est à son tour *supprimé sans reste* par le Christ : toute l'humanité est rédimée pour toujours, pourvu qu'elle s'incorpore à la bonne nouvelle et au Bien. Le Mal *n'existe plus*, littéralement. 3-moment protestant : l'événement est bien *l'exposant* de son site, mais la « suppression » de celui-ci est en même temps son « éternisation » : la Nature pré-adamique est *éternisée* par le péché originel, et le péché originel est à son tour *éternisé* par la « rédemption » christique.

Ce paradoxe éclaire en retour la fourberie métaphysique de la construction de Deleuze, qui confirme ce que dit Badiou à la fin de ses *Logiques des mondes* : on ne peut rien opposer à une philosophie qui lui soit purement extérieur. C'est-à-dire, pour à la fois le faire voir et le tirer à moi, le paradoxe de la rédemption christique par le Calvaire, c'est que *si* on en était restés au « moment juif » de la religion, alors pour Deleuze nous en serions en un sens *restés* à la rédemption réelle, *puisque* purement virtuelle. Nous *serons*, un jour, rédimés, disent les Juifs, quand le Messie viendra, et donc nous *sommes*, pour Deleuze, absolument rédimés, puisque dans le possible du futur, qui actuellement est absolument virtuel par là même, *donc* absolument réel.

Que le Messie *soit* venu, et sous cette forme-*là*, l'abjection de la Croix, fait que *puisque* nous sommes rédimés *actuellement* pour les chrétiens, pourvu que nous nous incorporions (schème de Badiou !) à la Vérité éternelle de Christ, du coup ce qui devient réel pour Deleuze, *c'est précisément ce que l'événement virtualise universellement* : le péché originel *lui-même*, le Mal. La Rédemption, d'être actuelle, n'est l'événement que de *ce* qu'elle rédime : le péché universel. Dans le « moment juif », le péché originel était le seul actuel, la Rédemption le virtuel, ce qui veut dire que pour Deleuze, c'est chez les juifs que la Rédemption était événementielle, *pas* chez les chrétiens ! Diabolique, vous dis-je.

Belhaj Kacem dit : ce que l'événement fait advenir, le site *réel* de Badiou, là où chez Badiou ce site est entièrement « supprimé » dans l'événement, eh bien ce site *devient* inaccessible *en tant que réel* : la Nature par le péché originel ; le péché originel par la Rédemption ; etc. C'est cette inaccessibilité du réel, par la faute de l'appropriation, qui est le nom conceptuel du Mal. Alors on me dira, et c'est ce que je voulais vous dire par la mention du fait qu'on ne peut *rien* opposer à un très grand philosophe qui lui soit purement extérieur, c'est que tout ça « *reste* » deleuzien ! Puisque la Nature, qui est réelle, et est le site qui se « *supprime-serve* » dans l'événement du péché originel, chez moi comme chez Deleuze « *devient* » virtuelle (et le péché lui-même après la Rédemption, etc.). Eh bien malgré tout ce n'est pas même chose. Heidegger disait quelque part (dans son *Schelling*, je crois bien) que si les grands philosophes ne se comprennent pas les uns les autres (je parle de Deleuze et Badiou, hein, pas de moi !), ce n'est pas parce qu'ils recherchent des choses entièrement différentes les unes des autres, mais justement parce que leurs constructions singulières leur font rechercher *exactement la même chose*, et c'est *aux moyens* qu'ils emploient pour y parvenir que se fait toujours toute la différence. Je vous le ferai voir très clairement ici même : dire, comme je le dis, que le site n'est pas purement et simplement supprimé, comme dans le catholicisme métaphysique de Badiou, *ni* purement et simplement conservé comme virtuel, réalisé pleinement *comme* virtuel, comme dans le paganisme métaphysique de Deleuze, c'est que chez ce dernier le « site virtuel », Adam innocent, que l'événement fait advenir dans l'actualisation d'Adam pécheur, est « au-dessus », à jamais, de l'état de choses actuel où il aura été réalisé

(l'humanité tout entière), alors que pour moi, il reste à tout jamais « en-dessous », inaccessible-virtuel, si vous voulez, *mais comme réel-actuel*. C'est la Nature qui est, ici et maintenant, dans son actualité pure, *absolument inaccessible*, « virtualisée » *par en bas* et non « noématiquement par en haut » comme chez Deleuze. Ainsi, « entre » Heidegger, penseur le plus extrémiste de la finitude qui fut jamais, et Badiou, penseur le plus extrémiste de l'infini qui fut jamais, j'ai démontré dans l'*Ontologique* comme c'était précisément *par* l'appropriation de l'infini, sans cesse plus déployée par la science, depuis notamment Galilée et Cantor, mais à vrai dire dès les origines de notre Histoire (l'appropriation fut toujours de l'infini, outrepassement de notre finitude animale : Transgression), que nous *révéliions* notre finitude, et que nous nous la révéliions *comme* Mal. Je « transforme » le choc de l'herméneutique de Heidegger et de l'axiomatique soustractive de Badiou en dialectique : *sans* appropriation d'infini, *pas* de finitude. Et c'est le même mouvement qui fait que nous nous *exténuons* par l'appropriation, que nous perdons nos réflexes animaux, notre vitesse et notre force, que nous nous dés-animalisons : l'animalité finie que l'animal lui-même ne soupçonne pas, qu'il supporte très bien, devient pathétique, se *révèle* en devenant *inaccessible* à cause de l'infini dont nous sommes de toutes parts transis : conscience de l'éternité et de l'infini, conscience de tout ce qui habite la planète et de tout ce qui se trouve en-dehors, etc. : qui éclaire *pathétiquement* notre condition finie, et la transforme *effectivement* en Mal, là où il y a tout à parier que l'animal ne supporte si bien sa finitude que de ne rien soupçonner de l'infini non plus.

Le péché lui-même, le Mal, c'est cette « Nature » automatique, inaccessible, en tant qu'elle torture, qu'elle exproprie, qu'elle affame, qu'elle viole, etc., *ici et maintenant*. C'est-à-dire encore : *ce* qui est inaccessible, en mode deleuzien, c'est *justement* ce qui est « deleuzien », à savoir spinoziste : le pur *enchaînement* sans coupure, naturel, « homéomère », des causes et des effets continus. Là, il n'y a en effet *pas* de « Mal », ni pour Deleuze ni pour Badiou : ce qui nous fait saisir qu'il y *a* du Mal à Auschwitz ou dans les famines africaines, c'est *ce* qui a permis cela qui, dans le pur ordre de la « Nature », ressortit de la même chaîne que « le gros poisson mange le petit » : c'est précisément l'événement qui nous *séparés* de cette Nature, de cette animalité purement « causale », au sens spinoziste de l'adjectif (donc deleuzien). Sinon, on ne pourrait pas expliquer (et Spinoza-Deleuze ne pourraient pas expliquer) *pourquoi* la famine *n'ex-siste* que chez l'animal qui se trouve être le plus puissant, l'animal maximalement appropriateur : nous. C'est de *ce* paradoxe que j'ai voulu rendre raison, et non du paradoxe de « l'être même comme événement », chez Deleuze (et déjà Heidegger), ni même de l'événement comme paradoxe extra-être, chez Badiou. Il y a là un différend, et avec Deleuze et avec Badiou, qui va bien plus loin, croyez-moi, que la promotion de la petite différence narcissique.

J'ai expliqué comment par rapport à Deleuze. Par rapport à Badiou, le différend s'énonce simplement : le site réel qui fait événement, c'est *avant* l'événement qu'il n'existait pas : les esclaves, dirait-il, sont les inexistants de la situation, et en venant à y exister maximalement avec Spartacus, ils se suppriment littéralement comme site et du coup, pour Badiou, la seule question qui compte est : comment s'incorporer à la subjectivité positive, politique, militante, qu'aura autorisé cet événement. Pour moi, ce que l'événement fait *aussi bien* advenir, c'est *le Mal comme tel* : avant le péché originel, il n'ex-sistait pas. Avant la révolte de Spartacus, l'esclavage *comme* Mal, atrocité

anthropologique, n'*existait* pas. N'était rien, justement, que de « naturel », dit le Maître : le gros poisson qui mange le petit. Ce que l'événement fait donc advenir, *c'est aussi l'éternité de l'esclavage comme Mal*, c'est le *savoir* que l'esclavage *est* un Mal qui perdure jusqu'à nos jours en sa vérité éternelle dans notre monde, c'est-à-dire éternisée *comme* réel désormais inaccessible par l'événement. Inaccessible voulant ici précisément dire : ce qui *nous* est désormais inaccessible, dis-je contre Deleuze, c'est le réel de l'esclavage, les chaînes, les coups de fouet, les tortures, les crucifixions, etc., *comme* « Nature », *comme enchaînement purement* « réel » et *in-sensé de causes et d'effets* « spinozistes ». Et c'est le seul, mais crucial, reproche que j'oppose à Deleuze comme à Badiou : ils ont tous les deux bon dos de justifier leur Système par l'entrédévoration « ontologique » universelle (Deleuze), ou par le fait que, dans l'ontologie, le Mal n'existe pas (Badiou). Bien sûr qu'il n'existe pas. Mais l'être non plus n'existe pas. Et, stupeur ! *Par l'appropriation de l'inexistence de l'être, nous faisons aussi exister des horreurs qui n'existaient pas avant.*

Le site de l'événement, par exemple l'esclave, est éternisé *dans son actualité pure, comme inaccessible* : et c'est exactement cette inaccessibilité de l'actuel qui fait *fantasmer* à Deleuze son accessibilité dans le virtuel, ou, peut-être pire, son *inexistence* post-événementielle par Badiou. Humanité rédimée par le Bien, inexistence du *Mal* anthropologique où appert cette consommation du site dans l'événement : inexistence de la Torture, de la famine, de la douleur, de la Mort, de la folie : des *évidences proprement anthropologiques* de l'animalité succédant aux innombrables appropriations d'être. Ce que j'ai failli appeler, en lieu et place de mon *Algèbre de la Tragédie*, « le Dénier » chez Badiou. Dénier de la finitude, qui croit « équilibrer » le dénier de l'infini chez Heidegger (qui était, malheureusement, catholique et non luthérien, comme chacun sait : j'y reviendrai dans *Le sinthome politique*). Dénier du Mal par la pure et simple apologétique des « vérités éternelles », qui croit damer le pion à trente ans de nihilisme démocratique. Dénier de la psychose et de l'irrationalisme, qui veut ne rien savoir, non seulement de la raison pour laquelle ces « prédicats », en mode deleuzien, n'affectent qu'une espèce, la nôtre, mais surtout ce que l'être-à-l'événement anthropologique *doit* à la *mania* originaire que ces prédicats, à point nommé, *éternisent* parallèlement à la pure « voie angélique » de Badiou. De ce point de vue je donne absolument raison à Foucault : l'événement cartésien du *cogito* (car c'en est un : il y a, très probablement, des événements philosophiques), « n'est pas l'avènement d'une plus grande tolérance, mais se trouve être au contraire le produit d'une violente ségrégation de la folie, qui, divine manie dans l'Antiquité et louée par Erasme au seizième siècle, est maintenant isolée comme pathologie ». De fait, chez les anciens, la *mania* sacrée était perçue comme à l'origine de l'événement même ; sa forclusion comme pathologie ne peut que faire retour dans la Raison elle-même, et c'est bien ce qui s'est passé de Hölderlin à Artaud au moins, et *dans* la Science elle-même qui inspire le plus le rationalisme français de Badiou : Cantor, Gödel et Grothendiek. La *folie* s'éternise comme vérité aussi bien que la Science positive, le *Mal* s'éternise tout aussi véridiquement que le Bien à quoi l'ultra-platonisme nous invite à nous incorporer sans conditions, etc.

C'est pour toutes ces raisons que Deleuze « substitue » le sens à la vérité. La « logique du sens », c'est qu'il importe peu, de l'événement primordial, de l'étant absolument contradictoire qu'est le virtuel, réservoir inépuisable où tous les impossibles convolent sans contradiction, il importe peu, dis-je, qu'il soit vrai ou faux : l'important est que la proposition qui exprime cet événement *fasse* sens (car si

« l'événement est possible dans le futur, et réel dans le passé, il faut qu'il soit les deux à la fois, puisqu'il s'y divise en même temps »). Par exemple, le cercle carré est faux, n'existe pas, mais il *fait sens* précisément comme non-sens, et c'est ce sens in-sensé qui est le nom ultime, pour Deleuze, de l'être comme événement. La seule « vérité éternelle » dont il fasse mention, c'est évidemment, comme on vu, celle des événements exprimés par des verbes infinitifs, les singularités pré-individuelles elles-mêmes en tant qu'elles échappent à l'actualisation : non pas *ces* deux corps-ci en ce qu'ils copulent actuellement, mais le pur « copuler » qu'ils expriment, non pas le vert de *cet* arbre-ci, mais l'éternel verdoyer, etc.

Deleuze a traduit génialement le mot d'ordre anti-platonicien de Nietzsche à sa façon : « par-delà le Bien et le Mal » devient chez lui : « par-delà le vrai et le faux ». La vérité, dit-il à peu près, ne se rapporte qu'à la vérification de l'état de choses actualisé ; le sens, lui, est la « vérité » du virtuel, vérité aussi absolue que le Savoir de Hegel, puisqu'elle rassemble tout et son contraire. La vérité selon Badiou, elle, se rapporte en effet toujours à « l'actuel » d'un état de fait, mais pas tout à fait au sens de Deleuze, et même pas du tout. Elle se rapporte toujours à *un* état de fait singulier, mais pas à un prédicat ou quoi que ce soit de ce type : *aux contradictions* qui « l'animent », par exemple dans une situation politique révolutionnaire, avec les procès, les têtes coupées, etc. Elle est la Synthèse *non dialectique*, politiquement toujours violente (c'est-à-dire : même en art, en amour, en science), des contradictions qui s'affrontent dans *cette* situation et non dans la grande Matrice du Virtuel. Elle désigne le régime d'impossibilité d'énoncés déterminés se rapportant à *telle* situation et non pas à « l'être » en général, virtuel ou autre (sauf, dirait Badiou, dans la situation « mathématiques » : les débats, souvent comme ailleurs extrêmement violents, qui opposent les mathématiciens quant à l'essence de leur discipline, sont, de fait, des entre-déchirements quant à la *vérité de l'être lui-même*). La vérité est l'entredéchiquetage *concret* des « lignes divergentes », elles-mêmes des « incorporels » *concrètement* soutenus par des corps qui les actualisent : les *opinions* différentes ou antagonistes, incompatibles, qui se tiennent *sur* le point aveugle d'une situation, et qui est sa vérité.

C'est ici que voisinent au plus près le concept deleuzien et le concept badiouiste d'événement : dans les deux cas, il s'agit bel et bien d'un *étant paradoxal*. Pour tout dire le voisinage est si extrême parfois, notamment en ce qui touche à la déduction mathématique de l'événement, que je me suis parfois demandé à la lecture de *Logique du sens*² dans quelle mesure elle n'avait pas directement inspiré Badiou, beaucoup plus directement en tout cas que celui-ci ne l'a jamais admis explicitement. A ceci près que chez Badiou, l'étant paradoxal qu'est tout événement –la femme pour l'homme, par exemple...-, n'est jamais l'être lui-même, le vide qui n'a rien de paradoxal. Tandis que chez Deleuze, c'est bien l'être lui-même qui est en ultime instance l'événement : l'étant paradoxal qui « rassemble » tous les étants.

Souvenez-vous : de même que l'événement, comme pur paradoxe, identique à la totalité virtuelle elle-même comme Paradis des impossibles, explique par là que « la notion d'impossibilité n'est (...) pas réductible à celle de la contradiction ; c'est plutôt la contradiction qui en découle d'une certaine manière », eh bien de même, la « force des

² Qu'on relise, notamment, la « Onzième série » de *Logique du sens*, « du non-sens », en particulier la page 86, ou la page 92, sur le paradoxe de Russel, où s'est originé le concept badiouiste de l'événement. De même, dans les réflexions en appendice sur Lucrèce, -dont Badiou, consensus curieux, a toujours pensé autant de bien que Deleuze-, et on reconnaît plus que des préfigurations de l'ontologie de Badiou lui-même.

paradoxes réside en ceci, qu'ils ne sont pas contradictoires, mais nous font assister à la *genèse* de la contradiction. Le principe de contradiction s'applique au réel et au possible, mais non pas à *l'impossible dont il dérive*, c'est-à-dire au paradoxe ou plutôt à ce que *représentent* les paradoxes. » J'ai tout souligné. Donc : la contradiction elle-même est tout simplement, pour Deleuze, un *simulacre* de ce qui est l'essence de l'être : la divergence, la différence infinie. Mais la divergence n'est une telle « essence » que pour autant qu'elle ne fait qu'*affirmer* sa distance avec l'autre série singulière dont elle diverge, et non seulement la divergence, mais aussi bien l'autre singularité dont elle diverge. C'est ça qui, au fond, inspire une légitime horreur à Badiou, puisqu'à ce compte, l'esclave n'est là que pour affirmer le Maître romain dont il diverge, le prolétariat n'est là que pour affirmer la bourgeoisie, la Raison et la Rationalité la Folie et l'irrationalisme, etc. etc. Contre Hegel, dit Deleuze, « c'est la contradiction qui doit révéler la nature de *sa* différence en suivant la distance qui lui correspond », et il donne comme exemple Nietzsche, chez qui la maladie n'est pas négation de la santé mais « point de vue » supérieur sur celle-ci, et inversement : la divergence affirme la convergence ultime de toute chose, où tout simplement « plus rien ne subsiste que l'Événement, l'Événement seul, *Eventum tantum* pour tous les contraires, qui communique avec soi par sa propre distance, résonant à travers toutes ses disjonctions ».

Le virtuel est donc bien, mais en mode anti-hégélien, une « négation de la négation » terminale, qui est affirmation pure de la Différence comme réseau rhizomatique infini : une contradiction de la contradiction qui n'a plus rien de contradictoire : une négation de la négation qui est une affirmation pure de tout ce qui est. Bien sûr, puisque la contradiction *déterminée* elle-même, étant contradictoire, ne se rapporte qu'à l'Unique événement « chaoïde » et n'a donc, en son essence, strictement rien, je dis bien *rien*, de contradictoire dans l'ontologie de Deleuze, puisque ressortissant de l'étant contradictoire terminal où, dirait Meillassoux, tout est aussi bien son contraire. On se rapproche, bien entendu, de Derrida par de tout autres voies : la mort n'est en effet qu'une vie différente, un point de vue disjonctif qui affirme la conjonction ultime de la distance qui les sépare ; la femme n'est qu'un homme différent où la divergence n'exprime que l'essentielle convergence virtuelle ; etc. Aussi le Paradis deleuzien, qui ressemble beaucoup à un enfer (« inceste, anthropophagie »...), est-il « le plus grand présent, le présent divin, [et] est-il le grand *mélange*, l'unité des causes corporelles entre elles ».

Dans Badiou, le concept de vérité, marqué du signe féminin ♀, va être la « lutte à mort », en mode hégélien, de l'ensemble des contradictions qui se soutiennent au sujet d'*une* vérité post-événementielle singulière, scientifique, politique, amoureuse ou artistique : la vérité est donc chez lui, *en tant que* « féminine », le « foyer » bouillonnant des contradictions s'entre-déchirant à qui mieux-mieux. Comme chez Deleuze, *c'est de l'étant contradictoire* que surgissent les « contradictions », c'est-à-dire d'un événement que va s'originer la « lutte à mort » pour la vérité. Sauf qu'il s'agit toujours d'*un* événement singulier chez Badiou, et surtout pas de l'Événement Unique comme Vivier inépuisable de différences convergentes-divergentes, dont la « contradiction » n'est qu'un mode parmi une infinité d'autres possibles. Chez Deleuze, ce foyer de « contradictions » est *l'être lui-même*, d'où le non-besoin chez lui d'un concept de vérité qui « accueillerait », comme chez Badiou, le miam-miam immonde qu'est factuellement toujours une « lutte à mort » *singulière* pour la vérité (scientifique, amoureuse...), le miam-miam immonde que

Deleuze voit, lui, « au fond » des choses et non dans telle ou telle « procédure de vérité » singulière. Il y a bien miam-miam immonde, mais chez lui cet auto-cannibalisme est l'être lui-même, en son entier.

Le « sens » et sa logique suffisent à « accueillir » ce que l'événement de l'être, chez Deleuze, rend possible, c'est-à-dire des « états de fait », des actualisations, qui sont eux tous passibles du principe de non-contradiction, tout en procédant, dans leur « genèse », de l'étant contradictoire lui-même. Deleuze voit parfaitement, dans de nombreux passages, que l'événement est une aberration topologique, où intérieur et extérieur se subvertissent incessamment. Badiou ne dit strictement rien d'autre, à part qu'il s'agit toujours d'un événement localisé, par exemple les esclaves ou prolétaires qui sont en-dessous de l'Etat, invisibles, et tout à coup deviennent en-dessus, ou tel art qui nous fait voir ou entendre une Chose sensible qu'on n'imaginait même pas, etc. L'événement est toujours *un* étant contradictoire intervenant sur « l'état des choses » (ici le sens deleuzien et badiouiste de l'état peuvent presque s'échanger) et, littéralement, le révolutionne. Ce qui est le plus « extérieur », inexistant, comme l'esclave, devient le plus intérieur, ou aussi bien ce qui est le plus intérieur, l'esclave ou le prolétaire eux-mêmes en tant qu'étants absolument *nécessaires* au bon fonctionnement de la totalité anthropologique, Cité romaine ou capitalisme, *s'extériorisent absolument*, se font voir *comme tels*, comme existant nécessaire à la totalité qu'ils ébranlent par là. C'est en cela que l'événement est toujours « aberration topologique », comme en ultime instance l'homme lui-même : absolument *intérieur* à l'Ordre de la Nature, et en même temps radicalement extérieur à elle, *par l'événement archiappropriateur* de cette Nature et de l'être même.

Courageusement, j'ai ajouté à cette solide construction un seul élément, mais qui a fini par modifier radicalement toute ma « méditation » sur l'événement : l'étant contradictoire, jusqu'à plus ample informé, ne peut être autre chose que l'homme lui-même, cet « animal amphibie », comme dit Hegel dans son *Esthétique*, intersection paradoxale d'être et d'étant, qui

« doit vivre dans *deux* mondes qui se *contredisent* l'un l'autre, de sorte que la conscience aussi *s'égare* dans cette contradiction et, poussé tantôt ici, tantôt là, elle est incapable de trouver par elle-même quelque satisfaction d'un côté comme de l'autre. En effet, d'un côté nous voyons l'homme prisonnier de la réalité commune et de la temporalité terrestre, *opprimé* par le *besoin* et la *nécessité*, assailli par la nature, *empêtré* dans la matière, dans des fins sensibles et dans la *jouissance* de ces dernières, *lacéré* par les impulsions naturelles et les passions ; de l'autre côté, il s'élève aux idées *éternelles* dans le royaume de la pensée et de la liberté, il se *donne*, comme volonté, des *lois* et des déterminations *universelles*, il *déshabille* le monde de sa réalité animée et florissante et la *dissout en abstractions* ».

Nous ne rencontrons, dans la Nature, jamais aucun étant contradictoire, *fors l'homme lui-même*, et sur un mode qu'on peut décrire de manière *entièrement rationnelle*, sans le *fantasmer* dans le dédoublement spectralisé à l'infini du virtuel, mais sans non plus lui attribuer quoi que ce soit d'une « grâce » irrationnelle, « tombée du Ciel », euréka scientifique ou « miracle » insurrectionnel. Le scientifique en sue toute sa vie avant d'y arriver, Mozart fut un génie d'avoir été dressé dès le biberon à la musique comme un singe savant aux acrobaties, et la révolution est un art sophistiqué, comme le savait Lénine. Pour tout dire, définir l'archi-événement anthropologique comme *appropriation d'être*, constitué sur des millions d'années à travers les « petites trouvailles » du silex (« Le tonnerre, Un Volcan, ou quelque heureux hasard leur fit connoître le feu, nouvele ressource contre la rigueur de l'hyver », dira Rousseau), de l'agriculture, etc., épure même

la conception « badiouiste » du peu d'irrationalisme que pouvait encore laisser planer son concept d'événement comme *étant paradoxal* justement, et qui n'est autre que l'animal « rationnel », celui de l'appropriation par la langue et l'Idée (le silex, c'est déjà une Idée !), tel que le décrit si excellemment Hegel.

Dans les deux cas, Deleuze et Badiou, c'est bien d'un *impossible*, l'événement lui-même, d'un étant contradictoire, que procède ensuite toute la suite. Badiou exagère un tout petit peu son différend avec Deleuze quand il dit que ce dernier met « tout » sous le signe du sens : il cite à charge une phrase justement de *Logique du sens*, « l'événement, c'est-à-dire le sens ». Ce n'est qu'une phrase, car chez Deleuze, le « sens » et sa logique sophistiquée ont très clairement leur condition de possibilité dans un *non-sens radical* qui est l'événement lui-même. Mais c'est l'événement, en effet, *comme être* qui supporte, dans l'extase du virtuel, toutes les contradictions ; alors que Badiou est bien plus cohérent, de définir l'être comme vide pur, c'est-à-dire d'un non-étant par là ni contradictoire ni non-contradictoire, et donc de pouvoir *discriminer* radicalement l'être de l'événement, ce dernier étant, et lui seul, l'étant contradictoire, c'est-à-dire « transappropriateur » : quelque chose qui soit tout et son contraire (rien), « comme » chez Deleuze, sauf que la « durée de vie » de cet étant contradictoire n'est pas, *comme telle*, éternisée, comme chez Deleuze. Elle demeure extrêmement courte et précaire : ainsi de la Commune de Paris, de l'*euréka* scientifique... et bien sûr de la jouissance phallique, je ne fais pas dans le sous-entendu ! L'événement comme étant contradictoire, distinct de l'être, ne s'éternise, mais alors littéralement, que dans ses conséquences logiquement réglée, contrairement à Deleuze où cette éternisation se fait au défi de tout principe logique, en « remontant » de façon continue au virtuel. Conséquences, ça veut dire : savoir modifié de la situation (l'esclavage n'est plus naturel pour qui que ce soit, que ce soit pour ses partisans ou pour ses ennemis, qui finissent historiquement par l'emporter), Sujet répétant cet événement dans telle ou telle situation concrète (Toussaint Louverture, Rosa Luxembourg...), et bien entendu « vérité » comme nom du travail logique, trans-historique, des conséquences de l'événement.

La vérité est alors plus qu'à son tour –chez Badiou toujours- ce qui *s'ensuit* de l'événement, et est ce « foyer » bouillonnant qui « accueille » toutes les contradictions, n'a rien par elle-même de contradictoire (comme en ultime instance la Femme, ce que démontre pour toujours notre Thèse : elle est contradictoire *pour l'homme*, et il est donc assez machiavélique de la part de Badiou d'avoir donné le signe féminin à sa construction sophistiquée du concept de vérité. C'est là du reste, je l'indiquerai à la fin, le « pompoir » où la métaphysique de Deleuze et celle de Badiou se rejoignent). Il formalise au contraire sans zones d'ombres pourquoi la vérité se *fabrique* à même la lutte des énoncés « impossibles » qui se tiennent sur cette vérité même, laquelle ne « s'atteint » (sans s'atteindre) que par cruelle « élimination » des énoncés fallacieux. (Mais aussi bien, les énoncés véridiques qui se tiennent dessus peuvent-ils être temporairement « vaincus » par le mensonge, comme les communards exterminés : la vérité gagnera toujours à la fin, mais il y a bien souvent, en attendant, de terribles sacrifices des « héros de la vérité » : de ces sacrifices l'Histoire est faite, y compris en philosophie).

Ce qui diffère à la fin entre Badiou et Deleuze, c'est que pour ce dernier l'être est l'événement même, et donc reste captif de ce que Meillassoux appellerait l'âge « métaphysique » de l'être considéré comme *étant suprême* contradictoire.

C'est pourquoi Deleuze trouve « regrettable que la philosophie transcendantale

choisit la forme synthétique finie de la Personne, plutôt que l'être analytique infini de l'individu », dit encore un de ces paradoxes « abracadabra » par lesquels Deleuze peut rendre son disciple fou. Les « séries » divergentes, convergeant seulement dans l'Absolu inaccessible du Dieu virtuel où tous les impossibles sont compatibles, où elles font Synthèse (mais aussi bien « Chaos » furieux, schellingien mais par en haut), *doivent* dans l'actualisation « individuée », « l'état de choses » comme il dit, se « castrer » en prédicats analytiques. L'« infini » ici évoqué à quoi elles renvoient, c'est l'infini du virtuel où le corps organique, par exemple, est « libéré » de ses prédicats organiques, par exemple dans l'extase désirante pleine du masochiste, libéré des localisations organiques de la jouissance, ou le délire du schizophrène qui confond mots et aliments, etc.

La castration de la castration, côté homme, c'est, comme je le montre tout du long de ces journées, l'assomption *sans conditions* du phantasme. C'est-à-dire le Masochiste aux pieds de la Maîtresse. Ça marche si parfaitement bien que la Maîtresse, au fond, a elle aussi castré définitivement la castration : désire=jouit absolument de n'être plus tenue d'en passer par la répétition du « viol archaïque », et triomphe dans l'assouvissement accompli du « désir du désir », et, à écouter nombre de dominatrices émérites, éprouve de véritables extases, donc un recouvrement maximisé du désir=jouissance originaire. C'est pourquoi je ne doute pas une seconde que le « dépassement dialectique » sophistiqué du péché originel, dans l'avenir le plus imminent, se fasse, en mode deleuzien strict, dans *l'éternisation figée* de « l'image » d'Epinal de la Maîtresse tenant en laisse le mâle consentant. Image, Idole reviennent fréquemment dans le lexique deleuzien quand il faut parachever le concept d'événement, par une fine phénoménologie *strictement sexuelle* dans le dernier quart de *Logique du sens*, saturé de psychanalyse, concept qui finit par strictement se *confondre* avec le Phantasme éternel. Mais même quelqu'un d'aussi « séducteur viril », avisé, érudit, don juanesque, que Sollers, conclut infailliblement à l'absence de rapport sexuel comme pénétration, à l'accomplissement libidinal ultime comme *évitement* de la pénétration. Sans nul besoin, dirait-il, de « troubadourisme », d'amour courtois ou de ruse SM.

Je soulignerai, dans ces extraits conclusifs de Deleuze :

« La distinction n'est pas entre l'imaginaire et le réel, mais entre l'événement comme tel et l'état de choses corporel qui le provoque ou dans lequel il s'effectue. (...) Crime parfait, vérité éternelle, splendeur royale de l'événement, dont chacun communique avec tous les autres dans les variantes d'un seul et même phantasme : distinct de son effectuation comme des causes qui le produisent, faisant valoir cette éternelle part d'excès par rapport à ces causes, cette part d'inaccompli par rapport à ses effectuations, survolant son propre champ, nous faisant fils de lui-même. (...) Ce qui apparaît dans le phantasme, c'est le mouvement par lequel le moi s'ouvre à la surface et libère les singularités acosmiques, impersonnelles et pré-individuelles qu'il emprisonnait (...). *Alors l'individualité du moi se confond avec l'événement du phantasme lui-même* (...). Le phantasme-événement se distingue de l'état de choses correspondant, réel ou possible ; le phantasme représente l'événement suivant son essence, c'est-à-dire comme un attribut noématique *distinct* des actions, passions et qualités de l'état de choses. (...) Le phantasme est inséparable du verbe infinitif, et témoigne par là de l'événement pur. »

C'est un B.A-BA deleuzien : ne surtout pas confondre le virtuel avec le possible et le réel, qu'il subsume ontologiquement. L'événement comme réel, c'est l'événement passé, ce qui a eu lieu, par exemple le péché d'Adam. L'événement possible, c'est toujours l'événement à venir, par définition. L'événement pur, c'est l'événement virtuel comme devenir : Alice, en grandissant, aura été plus petite dans le passé (événement réel), mais

n'est plus grande que dans le futur qui virtualise sans reste le présent : l'état de chose actuel « figé » n'est, pour Deleuze, que pure abstraction. Dans le masochisme masculin essentiellement fantasmatique, le désir est toujours au passé, donc réel, la jouissance toujours possible, donc future : seul l'actuel différé où les deux composent l'éternité du phantasme est absolument « événementiel », c'est-à-dire virtuel. La Maîtresse, quant à elle, semble bien rejoindre l'identité désir=jouissance dont la violence phallogénique originelle l'a clivée.

La distinction deleuzienne ne peut donc pas être entre « réel et imaginaire », puisque l'événement c'est précisément l'imaginaire où le masochiste s'installe pour se contempler lui-même, machiavéliquement, aux pieds de la Maîtresse, et celle-ci itou, dans la pure jouissance « narcissique » qu'est en ultime instance, comme on l'a vu avec le débat Lacan-Badiou, la « jouissance » féminine infinie. Par elle-même l'Image (« l'Idole ») de la Maîtresse superbe et du toutou masculin tenu en laisse, « l'état de chose », ne signifie rien ; l'événement, c'est son *sens*, son « attribut noématique », sa « vérité éternelle ».

Mais *quelle* est, demanderai-je pour finir, cette « vérité éternelle » en tant que *singulière*, singularité de la Scène SM destinée à se populariser partout pour les temps qui courent ? C'est que l'inaccessible que l'esclave rejoint « au-dessus » de lui dans l'assomption du Phantasme comme « événement », la Maîtresse l'a *en-dessous* d'elle. Et ce n'est pas un *homme* qu'elle a en-dessous, c'est l'identité de son désir=jouissance en tant que « devenus » inaccessibles à cause de l'homme. Le mettre, lui, en-dessous, c'est commencer à accéder à cet inaccessible (qu'elle « décide » axiomatiquement, dirait Badiou). Deleuze dit merveilleusement :

« Il s'agit moins d'atteindre à l'immédiat que de déterminer ce lieu où l'immédiat se tient
« immédiatement » comme non-à-atteindre »

Ce que le Maso, suprêmement intelligent, rejoint dans le « phantasme » comme ontologie érotique ultime, la Femme le rejoint toujours *dans le réel*, par le coup de foudre, où les techniques érotiques, mais jamais primordialement par le phantasme. L'identité désir=jouissance *est* le nom érotologique/amoureux de l'événement, et cette identité *est*, de fait, « incarnée » par la Femme. La femme est le *site* érotologico-amoureux absolu, parce qu'elle est cette *matérialité* opprimée d'abord physiquement, puis par le langage : par l'Etat qu'impose l'homme. Là encore, la femme est pour l'homme l'aberration topologique absolue, à la fois la chair de sa chair, l'os de ses os, comme dit Adam, est en même temps l'Autre radical, l'excès. Elle est pour cela même site absolu, pour autant qu'un site se définisse, avant l'événement qui atteste seul son existence, d'être un étant dont il est indécidable qu'il soit intérieur ou extérieur à la situation (ainsi, les animaux ne savent pas s'ils sont intérieurs ou extérieurs à la Nature, de ne pas l'avoir quittée par l'événement du péché originel). C'est que chez la femme, désir et jouissance sont identiques, et ne se « pulsent » pas selon une dialectique d'intériorité/extériorité comme chez l'homme : et cette identité *devient* le tenant-lieu de l'étant contradictoire pour l'homme, qui y déchiffre *par* le principe de non-contradiction qu'il y plaque une aberration topologique, quelque chose qui n'est justement *ni* contradiction logique *ni* incompatibilité alogique. L'événement maso-deleuzien est *d'accéder* à cet impossible paradoxe comme condition de possibilité transcendante de toutes les contradictions, pour Deleuze, « superficielles », n'exprimant que le paradoxe de l'être=événement lui-même. « L'immédiat » du désir=jouissance féminin *réel* comme « « immédiatement » non-

à-atteindre » : à ses pieds, sans consommation de ce site virtuel dans le déplorable acte actuel de la pénétration et de l'éjaculation.

En d'autres termes et pour finir, le masochisme masculin est ce qui *prédispose* à une « ontologie schizophrénique », littéralement, parce que le Maso est celui qui rend, comme tout le reste ensuite, *l'incompossibilité masculine du désir et de la jouissance* « *compossibles* », par la mise hors-jeu de la seconde. C'est pourquoi Deleuze aime tellement les reptiles, les poux, le monde souterrain des taupes et des présocratiques : le masochiste est celui qui, en rampant aux pieds de Maîtresse, rejoint la compossibilité du désir et de la jouissance qu'*est* originairement cette dernière, en tant que Femme ; compossibilité sublimée ensuite comme concept dans le Royaume des Incompossibles qu'est le virtuel même. Et ceci, par le truchement de la femme, identité « obscure », fantasmatique jusqu'à notre Thèse qui en élucide l'énigme, du désir et de la jouissance qu'il s'agit de « rejoindre ».

A ceci près : le Masochiste masculin est celui qui rejoint *dans* et *par* le virtuel le réel de la Femme en déposant sa jouissance à ses pieds, en irréalisant cette jouissance vers la plénitude virtuelle du Désir qui la résorbe sans reste. Mais ce « réel de la Femme », ce n'est autre que l'identité désir=jouissance, celui qu'elle a justement *perdu*, et définitivement, par la violence « phallogocentrique » originaire : elle aussi ne « retrouve » cette identité que virtuellement, mais en quelque sorte « par en bas », en y « redescendant ». « L'inaccessible virtuel » que Badiou sténographiait de l'essence infinie de la « jouissance » féminine, la « décision axiomatique » qui permet de s'en approcher, asymptotiquement, ne se fait pas, comme dans la position masculine, par « remontée », mais bien par « redescente ». Le « pompoir » singulier par où les deux positions se « rejoignent » sont deux asymptotes où *dans le virtuel* Maîtresse et Esclave, homme et femme, « communient » dans l'événement deleuzien proprement dit : le virtuel pur où désir et jouissance s'identifient à nouveau, étant inaccessibles dans le réel comme tels à l'animal humain, péché originel oblige. C'est ça la « vignette » de la scène éternelle que nous décrit Deleuze : il a donc bel et bien, par des moyens d'une étourdissante subtilité, produit *l'ontologie féminine* proprement dite. Réussi à « devenir-femme », dans le concept : à produire, éternellement, la métaphysique de la position « femme », que nous faisons communiquer avec le « machisme transcendantal ».

Peut-être encore, mais là à mes risques et périls, peut-on dire qu'en effet Deleuze est comme par avance à Badiou ce qu'Aristote est à Platon, pour les raisons archéolibidinales que nous aurons ici mises en évidence. La libido masculine ne peut qu'être « ascensionnelle », mais alors sa vérité ne peut être qu'« en bas » : pour monter il faut être par terre³. Inversement, la libido féminine ne peut qu'être « creusante », contre-ascensionnelle, activant les moyens de « redescendre » à l'identité « chthonienne » désir=jouissance dont la violence phallogocentrique l'aura toujours clivée. Mais c'est pourquoi elle demeure, elle, « en haut » : pour redescendre il faut se surélever. Et c'est ça la « vignette » de Deleuze dans sa vérité éternelle.

Or, il court une anecdote au sujet d'Aristote qui, possédé par son Désir pour une célèbre prostituée grecque, aurait laissé celle-ci le « grimper » à califourchon. Aristote, la

³ Badiou ne laisser pas *par ailleurs* de l'abattre cartes sur tables, pour qui sait lire. Ainsi, dans les notes en conclusion de *Logiques des mondes* : « Mallarmé raconte comment le naufrage d'un navire convoque, chez le capitaine englouti qui inscrit le manque à la surface des flots, l'imminence de l'abîme. Alors, au Ciel, vient la Constellation. Beckett raconte comment une larve qui rampe dans le noir avec son sac extorque à une autre, rencontrée par hasard, le récit anonyme de ce que c'est que vivre. Peut-être ma philosophie ne va-t-elle qu'à comprendre entièrement ces deux histoires. »

« femme » de Platon, le « masochisme » du sadisme inhérent à tout platonisme, comme l'a conjecturé Milner, est aussi bien la vérité de celui-ci : bien avant Sacher-Masoch et Deleuze. Ontologiquement, la « vérité » de l'ascension séparatrice et virile, c'est l'immonde mélange souterrain et chthonien qui la sanctionne.

« Au commencement, la schizophrénie : le présocratisme est la schizophrénie proprement philosophique, la profondeur absolue creusée dans les corps et la pensée, et qui fait que Hölderlin avant Nietzsche sait trouve Empédocle. (...) C'est un monde de la terreur et de la cruauté, de l'inceste et de l'anthropophagie. »

Ce monde, pour un badiouiste, ou disons pour un badiouiste « kacémisé », c'est celui des vérités, et non pas du commencement. Le commencement est ce qui *permet* terreur et cruauté, inceste et anthropophagie : avant le péché originel, rien de tout ça : tout au plus des figures du type « le gros poisson mange le petit ». C'est aussi l'appropriation qui permet, ensuite, la schizophrénie, qui est tout sauf « au commencement », mais infiniment plus tard. Quand Badiou dit que l'homme est l'animal qui habite le plus de mondes, il dit strictement –mais inconsciemment, donc c'est moi qui le dit- que la schizophrénie est une de ces faces, obscures, de l'aptitude anthropologique à l'appropriation « illimitée » de l'être. Elle n'est certes pas « au fond » des choses. Disons même que c'est par là que je singularise ma « vista » de l'événement par rapport à celle de Badiou : les vérités éternelles s'obtiennent *aussi* au prix des horreurs sans nombre. Celles-ci n'existent que par nous. Non « au fond des choses », comme pour Deleuze, pas plus que dans l'inexistence béate où les condamne la contemplation ontologique de Badiou, et les irrealise plus qu'à son tour. Deleuze, éthiquement, donne une plénitude *ontologique*, et donc résignée, au Mal (« anthropophagie, inceste », etc.), en le virtualisant. Badiou irrealise le même Mal dans le Ciel subjectivant des vérités éternelles, angéliques et bénédictines.

Je conclus sur une véritable *profession de foi* émise par Deleuze, qui excède, en un sens, son ontologie stricte : elle prescrit bien plutôt ce que son lecteur *peut en faire* de mieux.

« Le problème est donc de savoir comment l'individu pourrait dépasser sa forme et son lien syntaxique avec un monde pour atteindre à l'universelle communication des événements, c'est-à-dire à l'affirmation d'une synthèse disjonctive au-delà non seulement des contradictions logiques, mais même des incompatibilités alogiques. Il faudrait que l'individu se saisisse lui-même comme événement. Et que, l'événement qui s'effectue en lui, il le saisisse aussi bien comme un autre individu greffé sur lui. »

